

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Pyrrhus et Fabricius. (Page 410, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Fabricius. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La cassette d'acajou (*suite et fin*); Abosaber, surnommé l'homme patient (*suite et fin*). — TABLE DES MATIÈRES.

RÉCITS HISTORIQUES.

FABRICIUS.

Fabricius, l'un des plus habiles généraux de l'ancienne Rome, était non moins célèbre par son désintéressement que par sa valeur. Ayant été nommé consul, il remporta de grands avantages sur les Samnites et leurs alliés, et fit sur eux un butin si considérable, qu'après avoir remboursé les frais de la guerre et récompensé ses soldats, il lui resta une somme très-considérable qu'il fit verser au trésor public le jour de son triomphe, sans en rien réserver pour lui-même.

Les députés des Samnites, qui s'étaient rendus à Rome pour traiter de la paix, vinrent remercier Fabricius des bons offices qu'il leur avait rendus à cette occasion; et, voyant qu'il manquait des meubles les plus nécessaires, ils lui offrirent une somme pour se les procurer. Fabricius leur répondit :

« Tant que je saurai modérer mes désirs, je serai toujours assez riche : gardez votre argent. »

Pyrrhus, roi d'Épire, ayant ensuite vaincu les Romains dans un combat, le sénat de Rome envoya Fabricius vers ce prince pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers.

Pyrrhus, instruit par la renommée des exploits et du crédit de cet homme illustre, s'efforça de le mettre dans ses intérêts. Connaissant sa pauvreté et non son désintéressement, il lui montra une haute estime, lui offrit des présents magnifiques, et lui promit de grandes possessions en Épire s'il voulait entrer dans ses vues; mais il le trouva incorruptible. Le lendemain, dans le dessein d'éprouver son intrépidité, il fit cacher derrière une tapisserie le plus grand de ses éléphants, car, à cette époque, il y avait quelquefois des éléphants dans les armées; mais Fabricius n'en avait pas vu encore. Au milieu de la conférence, l'énorme animal se montre tout à coup, tenant sa trompe élevée sur la tête du Romain, et jetant un cri effroyable. Fabricius, sans montrer la moindre émotion, dit au roi :

« Vous me voyez aujourd'hui tel que j'étais hier; votre éléphant ne m'effraye pas plus que votre or ne me tente. »

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus, qui était un scélérat, vint offrir aux Romains d'empoisonner son maître. Fabricius en fit avertir le prince, en prenant des précautions pour qu'il ignorât d'où lui venait cet avis; mais Pyrrhus devina que c'était Fabricius qui le lui avait fait donner. « Il serait plus facile, dit-il, de détourner le soleil de son cours que Fabricius de la route de la vertu. »

Fabricius était alors à la tête de l'armée romaine. Il livra à Pyrrhus une bataille qui resta indécise, et après laquelle ce prince quitta l'Italie.

Fabricius fut ensuite nommé censeur et se montra très-sévère dans l'exercice de sa charge.

Il donnait l'exemple des vertus qu'il exigeait dans les autres, et surtout de la sobriété et de la simplicité.

Il n'avait pour toute vaisselle d'argent qu'une tasse

et une salière; il ne vivait que du blé et des légumes que lui produisait un petit terrain qu'il cultivait de ses mains.

Quand il mourut, il laissa une fille, que la république romaine se chargea de doter. A. L.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA CASSETTE D'ACAJOU.

Muni de la précieuse pièce, Max retourna sur le bâtiment; il ne courait pas, il volait; à tel point que les passants le regardaient avec stupéfaction. Le capitaine, qui était un excellent homme, fut charmé de la bonne fortune qui arrivait à son protégé.

« Maintenant, lui dit-il, tu ne te soucies plus, sans doute, de travailler avec nous, tu vas vivre en riche seigneur. »

— Pas du tout, répondit Max, si je renonçais à travailler pour me borner à manger mon argent, j'en verrais tôt ou tard la fin; et alors ma condition deviendrait pire, habitué que je serais à la paresse et au bien-être. Non, je veux travailler tant que je vivrai, je veux passer par tous les degrés jusqu'à ce que je parvienne au grade de capitaine. Une fois à ce point, j'emploierai mon argent à acheter un navire, et j'irai à Björneborg chercher ma mère. »

Ainsi noblement et sagement raisonnait le petit Max, et il agit en conséquence. Il continua donc à servir fidèlement son capitaine, travaillant avec plaisir et diligence, et n'oubliant jamais de prier et de remercier Dieu chaque matin et chaque soir. Au bout de trois ans, il fut nommé comptable; trois ans après, pilote; enfin, trois ans s'étant encore écoulés, il prit les galons de capitaine. Max avait alors vingt-un ans, l'âge de la majorité; rien ne s'opposa donc à ce qu'il retirât son argent de la banque; il le joignit aux épargnes qu'il avait amassées pendant la durée de son service et acheta un grand et magnifique navire avec lequel il fit voile vers Björneborg.

Arrivé dans le port, il y produisit une sensation immense. Jamais on n'y avait vu un navire pareil au sien. Tous les mâts et les bordages étaient garnis de cuivre qui reluisait au soleil comme de l'or; à l'arrière resplendissait un riche miroir au cadre d'or; à l'avant se dressait un buste de femme, enrichi d'argent pur et de pierres précieuses: c'était l'image de Diane dont le navire portait le nom.

Toute la ville sortit en masse pour contempler la merveille. Parmi les curieux se trouvèrent Guldenius et son fils Moïse. Ils n'avaient pas beaucoup changé ni l'un ni l'autre, si ce n'est que Guldenius était encore plus dur, plus avare; Moïse plus méchant, plus sournois qu'auparavant. Ils s'approchèrent dans leur bateau du navire de Max et lui demandèrent humblement la permission d'en visiter l'intérieur.

« Volontiers, » répondit le capitaine Max qui avait reconnu tout d'abord les deux personnages.

Quant à eux, ils ne se seraient jamais imaginé qu'ils avaient devant eux et dans cet opulent navigateur ce même petit Max qu'ils avaient jadis abandonné au milieu de la mer.

Max se garda bien de dire qu'il était; il dit seulement qu'il venait de Stockholm et qu'il avait entrepris un voyage d'agrément autour du monde. Cependant Gulde-

nus et son fils ne pouvaient se lasser d'admirer la splendeur du navire et les richesses merveilleuses de celui auquel il appartenait. Quand ils l'eurent visité dans tous les sens, Max les invita à un superbe dîner où les vins les plus fins coulèrent à flots, car Max qui, d'ordinaire, vivait sobrement et simplement, avait voulu, pour cette fois, déployer un grand luxe afin de punir ses mauvais parents en excitant leur jalousie. Aussi les Guldenius se mordaient-ils les lèvres de dépit, car ils étaient forcés de reconnaître qu'aucun de leurs navires, même leur bel *Apollon*, ne pouvait se comparer à celui de Max, et que les vins qu'ils buvaient à leur bord n'avaient rien de commun avec les siens en finesse et en qualité.

Quand, à la fin du repas, ses hôtes se levèrent et se disposèrent à partir, Max leur demanda, comme par hasard, si Mme Guldenius vivait encore et si elle n'avait pas quelque autre fils.

« Oui, sans doute, répondit Guldenius, elle vit encore, la pauvre femme, mais elle ne sort jamais; elle pleure le fils qu'elle a eu de son premier mariage, un mauvais drôle qui s'est noyé, il y a une douzaine d'années, dans la mer d'Aland.

— Ces messieurs sont-ils bien sûrs qu'il se soit noyé? poursuivit Max; je crois avoir entendu dire qu'il est encore de ce monde. »

Les deux Guldenius se regardèrent l'un l'autre avec embarras.

« Oh! c'est impossible, reprirent-ils, un coup de mer l'a enlevé de dessus le pont, et depuis on n'a jamais entendu parler de lui.

— On m'a raconté la chose d'une autre manière, fit Max d'un ton très-calme; on m'a dit qu'après avoir injustement maltraité le pauvre garçon, parce qu'il était accusé d'avoir perdu une belle pipe, on l'avait mis dans un petit bateau et abandonné au milieu de la mer. On ajoute que, sauvé par une sorte de miracle, il est devenu grand et fort, et que son dessein est de venir ici afin de tirer vengeance du crime qui a été commis contre lui. »

Les Guldenius pâlissaient visiblement. Ils ne pouvaient comprendre comment cet étranger se trouvait si bien informé de leur mauvaise action; et leur conscience leur montrait déjà la punition de Dieu sur leur tête. Dans leur effroi, ils n'imaginèrent pas d'autre moyen que de tout nier.

« Celui qui a fait ces histoires au capitaine, dirent-ils, a menti comme un voleur; nous lui portons le défi de prouver ses calomnies.

— Ah! vraiment, vous le défiez! s'écria Max d'une voix de tonnerre; croyez-vous donc que la mer garde tout ce qu'elle dévore, et que la justice de Dieu ne soit plus à redouter du moment où elle reste neuf ans sans agir! Malheureux, c'est en vain que vous cherchez à nier votre forfait. Celui que Dieu protège n'a pas à craindre de périr lors même que les méchants de la terre le jetteraient sans guide et sans appui au milieu de la vaste mer, par la nuit et les tempêtes. Je suis ce Max que vous avez voulu perdre, il y a neuf ans, mais que Dieu a sauvé et comblé de richesses. Que diriez-vous si je n'étais venu ici que pour vous infliger le châtiment que vous méritez? »

Les deux Guldenius étaient anéantis. Pâles comme des morts, ils se précipitèrent aux pieds du capitaine Max :

« Pardon, pardon, s'écrièrent-ils, cher Max, pardon pour l'amour de ta mère! »

Max resta quelques instants sans répondre.

« Levez-vous, dit-il enfin d'une voix grave mais sans colère; pourrais-je, moi qui dois à la bonté divine et mon salut et tout ce que je possède, pourrais-je la reconnaître par un cœur dur et implacable? Non, rassurez-vous, jamais mon dessein n'a été de me venger. Je vous pardonne de tout mon cœur et je suis prêt à partager avec vous mon bonheur et mes richesses, pourvu que vous me rendiez ma mère et que vous me laissiez prendre soin de ses vieux jours. »

Guldenius et Moïse ne savaient s'ils devaient en croire leurs oreilles. Habités à ne juger les autres que d'après eux et à ne laisser jamais sans représailles ce qu'ils estimaient une offense ou un tort, ils ne pouvaient comprendre une pareille noblesse de sentiments; ils soupçonnaient Max de leur tendre quelque piège; néanmoins ils se hâtèrent de reprendre le chemin de la ville en se confondant en excuses et en actions de grâces. Max les suivit bientôt. Il fit dire à sa mère qu'un riche étranger désirait s'entretenir un instant avec elle afin de la rassurer sur le sort de son fils et de lui annoncer son prochain retour. Puis il se présenta lui-même; la nature parlait trop haut pour laisser place aux compliments; sa mère le reconnut aussitôt et le pressa contre son cœur. C'était la première fois depuis bien longtemps qu'un rayon de bonheur venait illuminer cette existence désolée. Guldenius, qui affectait de sourire devant les étrangers, restait habituellement silencieux et sombre dès qu'il se trouvait seul dans sa famille.

Pendant plusieurs jours, Guldenius resta abîmé dans les réflexions que lui inspirait son cœur jaloux; il se demandait par quels moyens cet odieux Max avait pu devenir aussi riche. Enfin, ne pouvant plus contenir son impatience, il fit entendre au jeune homme, au milieu de beaucoup de détours et de circonlocutions, qu'il lui serait agréable d'être édifié sur ce sujet. Max ne se fit pas prier et raconta à son beau-père tout ce qui lui était arrivé, et son voyage aventureux à travers les flots, et son arrivée aux îles enchantées, et les bons conseils que lui avait donnés le vieux Rukku-Matti, enfin la merveilleuse aventure de la cassette.

« Pourquoi ne tenterais-je pas la même fortune? » se dit alors Guldenius; mais il évita de faire connaître sa pensée. À quelque temps de là, Max ayant acheté une maison pour sa mère et pris toutes les dispositions pour que rien ne manquât à son bien-être, prit congé d'elle et remonta sur son navire. Or, à peine était-il parti que les deux Guldenius se mirent aussi en mouvement; ils appareillèrent un de leurs vieux bâtiments et firent voile vers les mêmes parages qu'ils avaient visités neuf ans auparavant. Par un beau soir, ils jetèrent l'ancre en pleine mer et se disposèrent à pêcher la fortune.

Le vieux Guldenius mit tous ses soins à ce que les choses se passassent de la même manière qu'elles s'étaient passées avec Max. Il laissa tomber dans le plus grand silence au fond de la mer une pipe en écume fausse.

« Le vieux Rukku-Mathi, pensa-t-il, ne s'apercevra pas du snbterfuge. »

Puis, feignant une grande colère contre son fils Moïse à cause de cette perte, il le gourmanda violem-

ment, et faisant détacher du navire une grande chaloupe, il lui ordonna de descendre dedans et l'abandonna à la merci des flots.

On voit d'après cela que Guldenius regardait Rukku-Matti comme un sorcier marin dont il voulait attirer les bonnes grâces sur son cher Moïse. Mais Rukku-Matti eût été vraiment bien simple s'il n'eût pas distingué la différence qu'il y avait entre le traitement que Guldenius infligeait à ce dernier et celui qu'il avait infligé neuf ans auparavant au petit Max. Max avait été livré par lui aux horreurs de la faim et de la soif dans un misérable petit bateau avec la pensée qu'il serait submergé par la tempête. Moïse, au contraire, se trouvait dans une belle et bonne chaloupe, par une mer tout à fait calme, et il avait la certitude que le lendemain matin son père le reprendrait à bord de son navire. Moïse, d'ailleurs, n'avait pas oublié de s'entourer de toute espèce de commodités. Il emportait avec lui une provision de pain blanc, d'excellent fromage de Hollande, des langues de renne fumées, du saumon, du rhum, de la bière et du vin d'Espagne de première qualité. C'était assez pour une nuit, ce semble. Au fond de la chaloupe, il s'était fait arranger un très-bon lit avec quatre coussins, trois matelas, deux draps et une épaisse couverture de soie ouatée. Il était lui-même chaussé de grosses bottes, vêtu d'une pelisse de peau de loup, et il fumait dans une longue pipe du tabac de premier choix. Ainsi le fils de Guldenius allait aux aventures.

Se recommander à Dieu et aux saints anges avant de se livrer au

sommeil parut à Moïse chose superflue; n'était-il pas abondamment muni de tout ce dont il avait besoin? Il soupa donc de son mieux, but de la bière et du vin jusqu'à l'ivresse et se coucha. Mais le sommeil se montra rebelle; les flots secouaient la chaloupe, les courants l'emportaient en sens divers. Moïse ouvrait de temps en temps les yeux et regardait le ciel sombre. « Cet imbécile de sorcier devrait bien venir maintenant, » se disait-il.

Le sorcier ne se fit pas longtemps attendre.

Un courant plus violent que les autres porta Moïse et sa chaloupe dans les environs des îles maudites. Là, le mauvais génie Mara, du haut de son rivage rocaillieux, projetait sur la mer la lueur verte de ses yeux de

chat épiant une proie. Il aperçut le malheureux Moïse qu'une bourrasque poussait de son côté; il jeta aussitôt sa ligne et ses harpons et l'attira à lui; il le prit dans ses bras crochus et l'emmena lentement dans la grotte livide et puante. Les ténèbres y régnaient de toutes parts. Mara déposa Moïse sur un lit d'orties. Tout son corps fut bientôt en feu; il entendait autour de lui les serpents siffler; il voyait les tigres le regarder avec des yeux de flammes; il sentait se traîner sur son visage les pattes gluantes d'énormes araignées. Il voulut se lever, mais il ne put pas. Le sorcier avait roulé un bloc de plomb sur sa paupière et sur son cœur, et quand il le vit en proie à d'horribles tortures, il

s'élança lourdement sur sa poitrine, le foulant, l'écrasant, le déchirant de ses ongles aigus; le corps de Moïse n'était plus qu'une plaie noire. Alors, insultant à ses souffrances, le méchant Mara éclata d'un rire infernal, d'un tel rire que la peau de bouc dont il était couvert craqua et se déchira en morceaux.

Enfin, pensant l'avoir assez berné, il le saisit par les cheveux et le transporta par un chemin hérissé de troncs d'arbres et de grosses pierres contre lesquels il se heurtait à chaque instant, jusqu'à la chaloupe qu'il repoussa loin du rivage. Mais, pendant ce temps-là, une affreuse tempête s'était élevée. La chaloupe de Moïse était sans doute grande et forte, mais au milieu de la pleine mer elle ne valait guère mieux qu'une frêle nacelle. L'orage la secouait violemment. Moïse ouvrit les yeux et regarda autour de lui; il lui sembla qu'il avait fait un mauvais rêve, mais la réalité



Pardon, mon cher Max, pardon! (Page 411, col. 2.)

qui se déployait devant lui n'était pas trop propre à le lui faire oublier. Dans son exaspération, il porta à sa bouche une bouteille de vin; à la première gorgée il fit une horrible grimace; le sorcier avait remplacé la liqueur par de l'eau de mer. Il ouvrit son sac à provisions; quel dépit! Les pains de froment étaient changés en pierres, les morceaux de fromage en champignons jaunes. Moïse était déconcerté. Il erra pendant quelque temps, ballotté par les vagues. Enfin, à sa grande joie, il aperçut non loin de lui un navire dématé. « Ah? ah! se dit-il, voilà qu'il m'arrive le même bonheur qu'à Max. Je vais certainement trouver dans ce navire une précieuse cassette. »

Et il se met à ramer du côté du navire. Il s'élança

sur le pont; tout y était dans le plus grand désordre; on y voyait flotter çà et là des ballots, des pelleteries magnifiques, des étoffes précieuses, des caisses pleines de marchandises. Moïse ne songea même pas à les sauver; il n'était préoccupé que de trois choses: une cassette, un pain et une chèvre; voilà ce qu'il lui importait de trouver. Or, il ne trouva ni cassette, ni pain, ni chèvre; mais, à leur place, une petite boîte en carton, une galette de seigle très-noire et très-dure, et un chat. Moïse, s'imaginant qu'il tirerait un aussi bon parti de cette trouvaille que Max avait fait de la sienne, s'en empara avidement et s'éloigna en toute hâte du navire, craignant qu'il ne s'abîmât dans les flots; mais le navire continua à rester immobile sur le rocher où l'avait poussé la tempête.

Vint le soir, Moïse mangea la moitié de sa galette, gardant l'autre moitié pour le lendemain. En vain, le chat en men-
dia-t-il quelques miettes; Moïse fut sans pitié. Le chat

se vengea en dévorant sournoisement pendant la nuit le reste des provisions. Quand le jour parut, Moïse se sentit affamé, de même le chat; or, rien à manger et le vent soufflait avec violence. Moïse se lamenta, le chat miaula; concert étrange! Cela dura pendant trois jours. Enfin, à moitié mort, Moïse fut recueilli par une barque chargée de bois qui faisait voile vers Stockholm; le patron consentit, moyennant une forte somme, à le ramener à Björneborg.

A peine fut-il rentré chez son père qu'il se mit à lui reprocher amèrement de l'avoir abandonné sur les flots :

« Ah! mon cher fils, lui dit Guldenius en pleurant, car les pleurs étaient faciles à cet homme quand il était affligé d'une perte d'argent, garde-toi d'aggraver mon chagrin. La même nuit où tu fus mis dans la chaloupe il s'éleva une si furieuse tem-

pête que nous dûmes couper tous les mâts du navire, ce qui ne nous empêcha pas d'échouer contre un ro-



Moïse cria, le chat miaula. (Page 419, col. 1.)



Toute la ville sortit en masse pour contempler la merveille. (Page 410, col. 2.)

cher. Nous n'avions guères le temps alors de songer à toi; c'était bien assez pour nous de sauver notre
pauvre vie. Ah! mon beau navire! ah! mes belles et excellentes fourrures! ah! mes précieuses mar-

chandises! Mais, dis-moi, mon fils, ce qui t'est arrivé à toi-même.

— Je n'ai pas été plus heureux, répondit aigrement Moïse; j'ai été ballotté, pincé, mordu, foulé, écrasé, torturé enfin de toute manière par un misérable sorcier. Mon compagnon de voyage m'a escroqué ma nourriture. J'ai failli, à la lettre, mourir de faim; mais ce qui me console c'est que j'ai la certitude de devenir aussi riche que Max, plus riche peut-être.

— Que dis-tu, mon fils? reprit Guldenius étonné.

— Oui, Max ne sera plus qu'un pauvre diable de paysan comparativement à moi. Apprenez, mon père, que j'ai trouvé, moi aussi, sur un navire démâté, non une cassette, il est vrai, mais une boîte de carton qui doit contenir certainement trois tonnes d'or, car elle est au moins trois fois plus grande que la pauvre petite cassette de Max.

— Voyons ce trésor, fit Guldenius en se léchant les lèvres.

— La voici, » et Moïse tira joyeusement de dessous sa veste la boîte de carton.

Guldenius y jeta les yeux.

« Ah! malheureux, s'écria-t-il en se tordant les mains, tu as été à bord de notre navire!

— De notre navire!

— Sans doute, âne que tu es; tu n'as pas reconnu mes fourrures, mes...

— J'ai vu là, en effet, de fort belles choses...

— Et tu n'en as sauvé que cette boîte!

— Que cette boîte. N'est-elle donc pas remplie d'or?

— D'or! Oui vraiment! ouvre-la et regarde!

Moïse commençait à perdre courage. « Qui sait cependant, se dit-il, ce qui se trouve sur les traces du lièvre? » et il ouvrit avec précaution la boîte de carton. Qu'y vit-il, grand Dieu? La vieille perruque de son père.

Triste découverte, il faut l'avouer. Moïse avait le nez long d'une aune. Mais ce qui le vexait le plus, c'est qu'au milieu de son désespoir, son père ne pouvait s'empêcher de rire.

« Attends, attends, pensa-t-il, je vais te payer aussi de la même monnaie. » Puis, élevant la voix:

« Dites donc, père, j'ai aussisauvé une de vos fourrures.

— Ah! vraiment! honneur et merci à toi! Est-ce une des fourrures en petit gris?

— Précisément.

— C'est bon, c'est bon, car de telles fourrures sont les plus chères. Où est-elle donc, mon cher fils, montre-la moi?

— Là voici qui saute sur ses jambes, » et Moïse indiqua du doigt le chat qui, en ce moment, folâtrait près de la porte.

« Ce chat!

— Oui, ce chat.

— Ah! misérable drôle! » s'écria Guldenius, et il prit un bâton et se mit à en frapper le pauvre Moïse avec fureur; Moïse cria, le chat miaula, Guldenius continua de frapper et il frappe encore... car c'est ici que se termine ce que nous avons à raconter touchant cet honorable père et ce non moins honorable fils.

Quant au capitaine Max, il poursuivait avec son beau navire ses voyages autour du monde. Tant qu'il fut jeune, ce qu'il préférait à tout après le travail, la prière et son amour pour sa mère, c'était le plaisir de parcourir les pays inconnus. Mais une fois arrivé à l'âge mûr, il sentit que la Finlande, sa patrie, lui était encore plus

chère que tous les autres lieux. Il y revint donc et s'établit avec sa vieille mère et sa jeune femme, car il s'était marié en Polynésie, dans une magnifique maison, sur les bords du fleuve Kumò. Là il se livra au plaisir de la pêche; il prit en abondance des perches brillantes et de magnifiques saumons; ses enfants furent toujours en grande faveur auprès du bon Rukku-Matti qui les combla de faveurs et les protégea dans une foule d'aventures que nous raconterons peut-être plus tard.

LÉOUZON LE DUC.

ABOSABER, SURNOMMÉ L'HOMME PATIENT.

V

Quelque temps après, tous les grands du royaume et la nation entière, ne pouvant plus supporter le joug de ce tyran capricieux et cruel, se soulevèrent contre lui et le détrônèrent; il périt en se défendant. L'aventure d'Abosaber avait fait peu d'impression et était oubliée; un des officiers du palais rapporta que le roi allait chaque jour parler à un homme qui était dans le puits et lui porter du pain. Ce propos fit songer à ce frère si cruellement traité par le tyran; on court au puits, on y descend, on y trouve le patient Abosaber; on le prend pour le prince, que personne n'avait jamais vu; sans lui donner le temps de parler et de se faire connaître, on l'emmène, on lui fait prendre un bain, on le revêt de la pourpre royale et on le place sur le trône.

Le nouveau roi, toujours fidèle à ses principes, laisse agir le ciel en sa faveur et prend patience. Son extérieur, sa réserve, son sang-froid, disposent les esprits à bien augurer de son règne, et la sagesse de sa conduite justifie ces heureuses présomptions. Il s'occupait, autant qu'il le pouvait, de toutes les affaires de l'État. Non content de les examiner avec une patience infatigable, il recommandait le même soin à ses ministres pour tous les détails qu'il n'avait pas le temps de régler lui-même. Il leur disait souvent:

« Ne précipitez jamais votre décision, donnez-vous patience, et examinez. »

On admirait sa prudence et on se laissait volontiers diriger par elle. Telle était la disposition des cœurs à son égard, quand deux événements vinrent y apporter de l'altération.

Un monarque voisin du royaume d'Abosaber, chassé de ses États par un ennemi puissant, vint, accompagné d'une suite peu nombreuse, se réfugier auprès de lui et implorer l'hospitalité, les secours et les bienfaits d'un prince devenu célèbre par ses vertus et surtout par sa patience.

Abosaber congédie ses conseillers pour s'entretenir en particulier avec le prince fugitif. Dès qu'ils furent seuls, il lui dit:

« Reconnaissez Abosaber, jadis votre sujet, injustement dépouillé par vous de tous ses biens et banni de vos États. Voyez la différence que le ciel a mise entre les traitements qui nous étaient dus. Je sortis de mon village, réduit par vous à la dernière misère; je me résignai cependant à mon sort; je pris patience, et la Providence m'a conduit sur le trône, tandis que votre conduite fougueuse, cruelle et précipitée vous en a fait descendre. Il me semble, en vous voyant ainsi livré à ma discrétion, que je suis chargé d'accomplir sur vous les décrets du ciel pour l'instruction des méchants. »

Après cette réprimande, et sans attendre une réponse, Abosaber ordonne sur-le-champ à ses officiers de chasser de la ville le roi fugitif et toute sa suite, et de les obliger à quitter le royaume. Ces ordres furent exécutés, mais ils occasionnèrent quelques murmures. Un roi malheureux et suppliant pouvait-il être traité avec autant de rigueur ? et cela sans qu'on prit le temps de réfléchir, de délibérer ! Une telle conduite semblait contraire aux lois de l'équité, de l'humanité et de la prudence.

VI

Quelques jours après, Abosaber ayant été instruit qu'une bande de voleurs infestait une partie de ses États, envoya des troupes à leur poursuite ; ils furent surpris, enveloppés et conduits devant lui. Le roi les reconnut pour ceux qui avaient enlevé ses enfants ; il interroge le chef sans témoins ; il lui dit :

« Vous avez trouvé dans le désert un homme, une femme et deux enfants ; vous dépouillâtes le père et la mère et emmenâtes leurs enfants. Qu'en avez-vous fait ? Que sont-ils devenus ? »

— Sire, répondit le chef des voleurs, ces jeunes gens sont parmi nous, et nous allons les remettre à Votre Majesté pour qu'elle en dispose. Nous sommes prêts, d'ailleurs, à abandonner entre vos mains tout ce que nous avons ramassé dans le métier que nous faisons : accordez-nous la vie et le pardon ; permettez-nous de rester dans votre royaume, nous voulons revenir de nos égarements, et Votre Majesté n'aura point de sujets qui lui soient plus attachés. »

Le roi se fit rendre les enfants, et confisqua les richesses des voleurs ; mais, au lieu de les faire périr, comme le voulait la loi de ce pays, il les envoya le jour même dans des mines où ils furent astreints à un travail régulier, sous une surveillance sévère ; de plus, il leur promit de leur accorder une grâce entière au bout de quelques années, s'ils la méritaient par leur conduite.

Les sujets d'Abosaber, en voyant cette infraction aux lois du pays, commise si promptement et sans qu'aucun des membres du conseil eût été consulté, et en se rappelant le traitement fait au monarque fugitif, ne comprenaient rien à cette conduite :

« Quelle rigueur excessive envers un malheureux roi fugitif ! Quelle indulgence déplacée envers des brigands ! et cela sans réfléchir, sans attendre ! Est-ce donc ainsi qu'agit un roi que nous croyions si sage ? »

Leurs surprise était extrême ; on murmurait hautement.

Abosaber est informé de ces murmures et prend patience ; enfin, il réunit les grands de sa cour et les principaux habitants de la ville, et leur dit :

« Vous tous qui m'écoutez, je vous ai toujours engagés à ne point précipiter vos jugements ; il me semble que vous les précipitez étrangement en cette occasion ; c'est ce que vous reconnaissez, j'espère, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire.

« Parvenu à un rang que je n'aurais jamais pu espérer ni osé désirer, indifférent pour la couronne que je porte et à laquelle je n'avais aucun droit par ma naissance, il ne me reste plus qu'à conquérir votre estime, en justifiant à vos yeux les motifs qui ont dirigé ma conduite et me faisant connaître de vous.

« Je ne suis point le frère du roi que vous avez jugé indigne du sceptre ; je suis un homme d'une naissance

ordinaire ; persécuté, ruiné, chassé de mon pays, je me suis réfugié dans ce royaume, après m'être vu enlever en chemin mes deux enfants et avoir vu mourir ma femme entre mes bras. Consumé par le chagrin, je courbais religieusement la tête sous les coups dont la divine Providence m'avait accablé, quand, à l'entrée de cette ville, on s'empara de moi par force pour me faire travailler à la construction du palais. Intinement convaincu que la patience est la vertu la plus nécessaire à l'homme, j'exhortais un de mes compagnons de travail, qui venait de se casser la jambe, à souffrir avec résignation cet affreux malheur : « La patience, » lui disais-je, est une si grande vertu, qu'elle pourrait élever sur le trône l'homme qu'on aurait précipité au fond d'un puits. »

« Le roi, mon prédécesseur, m'entendit ; cette maxime le révolta, et il me fit descendre au même instant dans le puits dont vous m'avez retiré pour me placer sur le trône.

« Quand un monarque voisin, chassé de ses États par un usurpateur, vint implorer mes secours ; je reconnus en lui mon propre souverain, qui m'avait injustement banni et dépouillé de tout ; je n'avais pas été le seul objet de ses cruautés capricieuses, tous ses sujets en avaient gémi sous mes yeux ; je le savais capable d'ameuter mes sujets contre moi pour prendre ma place ; j'ai dû lui refuser un asile.

« Les voleurs à qui j'ai conservé la vie, contre la coutume du pays, m'avaient enlevé mes enfants, ils les ont bien traités et me les ont rendus. J'ai dû me montrer reconnaissant envers eux.

« Vous connaissez maintenant les motifs de ma conduite ; vous savez pourquoi j'ai été rigoureux envers un roi et clément envers des bandits.

« Si vous trouvez que j'ai fait un mauvais usage de l'autorité suprême, je suis prêt à la résigner dans vos mains ; maintenant que j'ai eu le bonheur de retrouver mes enfants, mes vœux les plus chers sont comblés ; il il ne me restera qu'à désirer pour vous des jours heureux, sous un gouvernement qui vous paraîtra plus sage que le mien. »

Abosaber ayant fini sa justification, l'admiration et le respect continuèrent d'abord toute l'assemblée dans le silence. Mais bientôt un cri, suivi de mille autres, retentit dans la salle :

« Vive Abosaber ! Vive notre roi ! Vive le monarque patient et reconnaissant ! Qu'il vive à jamais ! et puisse son règne durer éternellement ! »

Le roi étant rentré dans son appartement, fit venir ses enfants, et, après les avoir tendrement embrassés :

« Voyez, leur dit-il, les fruits de la patience ; gravez ces grandes vérités dans votre cœur ; le bien et le mal s'opèrent sous les yeux de la Providence, et sa divine sagesse dispense infailliblement la récompense ou le châtiment. L'homme patient, qui se soumet à son sort, est tôt ou tard couronné de gloire. »

L'exemple d'Abosaber est pour nous un excellent précepte. La patience peut seule assurer la paix de l'âme, car la paix intérieure réside non dans les sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu des douleurs les plus amères, tant que la volonté demeure ferme et soumise. La paix ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

C.

TABLE DES MATIÈRES



RÉCITS HISTORIQUES : Abdication de Marie Stuart, 154. — L'Adoration des mages, 218. — Agar dans le désert, 186. — Ambroise Pare, 58. — André-Hercule de Fleury, 151. — L'Aumône, 266. — D'Aumont et d'Epernon, 55. — Aventure de l'empereur Maximilien, 111. — Le Bâton de maréchal, 242. — Barberousse, Barbe grise, 294. — Bernard Palissy, 287. — Bonté de saint François de Sales, 242. — Le maréchal Canrobert, 375. — Caracalla, 210. — La Chaîne d'or, 266. — La Chaise-Dieu et Brioude, 74. — Charles XV, roi de Suède et de Norvège, 391. — Le Chien d'Aubri de Montidier, 383. — Claude Fleury, 278. — Le Colisée, 130. — Le Coup de pied, 130. — Le Courtisan, 358. — Le duc de Cambridge, 122. — Darius au tombeau de Nitocris, 26. — Les Deux brigadiers, 341. — Dieudonné de Gozon, 359. — Duguay-Trouin, 275. — Duguesclin à Essay, 186. — L'Empereur du Maroc, 232. — Enfance de Henri IV, 103. — Enguerrand de Marigny, 167. — Eric XIV et son fils, 278. — Le prince Eugène, 182. — Fabricius, 410. — Farinelli, 2. — Les Femmes souliotes, 346. — Les fils de Darius, 218. — Le peintre Guérin, 265. — Gaston de Foix, 54. — Guise le Balafre, 183. — HIPPOCRATE, 89. — Houtman, 234. — Jacques 1^{er}, 234. — Jeanne d'Albret, 151. — Lamblardie, 169. — Marius, 81. — La Mort d'Épaminondas, 122. — Mort de Socrate, 57. — Napoléon et le général Drouot, 306. — L'Offrande des Scythes, 231. — Olivier de Serres, 23. — Opus, 294. — Papirius, 74. — Paroles de Chevert, 130. — Les Paroles de Louis XIV, 25. — Pien, 55. — Le Pont d'Arcole, 266. — Les Premières années de Moïse, 2. — Prise de Cambrai, 111. — Pythius, 151. — Raphaël, 114. — La Rochefoucauld-Liancourt, 306. — Le Serment d'Aurélien, 82. — Le Serment du Rûth, 242. — Les Six pièces d'or, 382. — Le Soldat de Vauban 111. — Les Spahis, 343. — La Tentation de Notre-Seigneur, 306. — Thémistocle, 58. — Trait de Turenne, 210.



OMBRES, HISTORIETTES, DRAMES : Abosader, surnommé l'homme patient, 404, 414. — L'Anier et son âne, 54. — L'Araignée, 398. — Les Aventures du prince Calaf, 354, 362, 370, 377, 386. — L'Aveugle et le boiteux, 310. — Avicenne, 333, 346. — Le Bal d'enfants, 394. — Le Baromètre, 390. — Le Beau et le laid, 177, 186, 193. — Une Bonne action récompensée, 319. — Bonne et mauvaise conscience, 174. — La Caution, 150. — Le Cerf-volant, 126. — Charlotte, 174. — La Cassette d'acajou, 401, 410. — Châtiment céleste, 338. — Deux amis, 307, 313. — Les Deux rosières et la fauvette, 86. — Les Deux ouvriers, 298. — Les Dons de Noël, 198. — Le général Dourakine, 2, 9, 17, 26, 33, 41, 49, 58, 68, 75, 82, 90, 97. — L'Enfant perdu et retrouvé, 365. — L'Enfant et le laboureur, 150. — L'Envieux, 381. — L'Étourdi, 162, 170. — La Fête de la Saint-Jean, 266. — La Forêt enchantée, 201, 210, 218, 226. — George, 78. — La Gitana, 6, 14, 23, 31, 37. — La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, 154. — Henriette, 93. — Le Jardinier et le jeune arbre, 110. — Jean le savonnier, 62. — Jeannette, 138. — L'Obeissance récompensée, 102. — Les Oranges, 374. — Le Petit-Martin, 53. — Le Portefaix de Bagdad, 109, 118. — Le Preneur de vipères, 358. — La Princesse Luisante, preuve, 250. — La Louve de Stavropol, 65. — La princesse Luisante, 274, 282, 290, 298. — Le Mulet et le porc, 278. — Les Maisons de neige, 235, 243. — Le Rêve du solitaire, 338. — Rosa, 321, 329. — Sage résignation, 229. — Le Saule, 278. — Une scène de l'hiver, 293. — Le Silence, 415. — Sinadab, 251, 257. — Syldova, 105, 114, 122, 130, 140, 147. — Une Sœur de Picciola, 326. — Les Trois fripons, 222.



VARIÉTÉS : Abauzit, 47. — L'Aéronaute Testu, 216. — Alexandre Martin, 351. L'Amitié au collège; Saint Pierre et Chabillant, 247. — Une Amitié chrétienne, 190. — Les Animaux antédiluviens, 327. — Antibes et Cannes, 335. — Apelle, 63. — Les Arenes de Nîmes, 408. — L'Aubergiste de Nuremberg, 87. — Une Aventure de Mlle de Scudéry, 207. — Une aventure en Calabre, 294. — Le Baptême en Abyssinie, 119. — Bavardage et mensonge, 103. — Le Bison, 39. — Boisdoux, 302. — Le Bon digne, 127. — Le Bonnet de terre, 223. — La Boule de neige, 199. — Le Boulevard de Sébastopol, 383. — Le Cafier, 224. — Les Cafres, 80. — Chant du tisserand d'étoffes précieuses, 135. — Un Chat, et un chien, 375. — Le Chat et le vieux rat, 135. — Le Cheval arabe et son maître, 214. — Choix des amis, 320. — La Cigale et la fourmi, 271. — La Circassie, 320. — Les Cloches, 239. — La Colère, 296. — Constantin établit le siège de l'empire à Constantinople, 399. — Le Coq et le renard, 15. — Le Corbeau et le renard, 399. — Une Coutume des nègres, 135. — Le Couvreur, 191. — Crime et expiation, 119. — Cromion, 47. — Dangers de la mollesse d'esprit et de la paresse, 255. — Démonax, 296. — Deux aveugles, 271. — Les Deux chiens, 286. — Deux mots, 271. — Les Deux ruisseaux, 239. — Discretion, 224. — La Division du travail, 334. — Sainte Dorothee, 71. — L'eau de Villars, 46. — L'Ecclesiastique et le marin, 274. — Écouter et parler, 255. — Église Saint Gervais, à Paris, 386. — Les Éléphants du sultan d'Achem, 263. — Enfance de Mozart, 143. — L'Enfant volontaire, 206. — L'Entrée au collège, 134. — Les Falaises, 72. — Le Faucon, 215. — Fécamp, 367. — Les Fêtes de Siam, 175. — La Fin de l'automne, 215. — La Foire de Tantai, 161. — Fontenelle, 79. — La Forêt noire, 55. — Gallien, 39. — Le Gout des oiseaux poussé jusqu'à la manie, 262. — Gulliver, 63. — Henri Cavendish, 143. — Héracite, 87. — L'Hirondelle, 247. — L'Hiver en Norvège, 230. — Honheur, 263. — L'Hôtel des Invalides, 183. — Les Iles flottantes, 327. — Iphicrate, 146. — Jacques Cujas, 39. — Jean Ducas, 143. — Le Jeune Marin, 367. — Un Jour de neige. — Un jour sans neige, 351. — Le Lac de Genève, 379. — Les Lacédémoniens, 7. — La laitière et le pot au lait, 247. — Les Landes, 127. — Le Lion et la chèvre, 231. — Les Marais salants, 8. — Un Marché d'esclaves, 199. — Le Maréchal ferrant, 120. — Marseille, 160. — Mépris des injures, 146. — Le Monastère de Saint-Just, 146. — Morale de l'enfance, 55, 103, 127, 255, 263, 295, 303, 319, 383, 386. — La fée Morgane, 75. — La Mouche sur le nez, 15. — Les Naïres, 71. — Les Noix et le noyer, 311. — L'Orgue, 256. — La Paille la plus longue, 407. — Le Paysan et le petit-maître, 320. — Patience d'un sage, 386. — Peau d'âne, 156, 164, 171. — Le maréchal Pélissier, 32. — Un Placer en Australie, 95. — Pierre Corbel, 295. — Les Poissons volants, 103. — Polylogue, 303. — Prévoyance de la fourmi, 255. — Promenade le long d'un ruisseau, 94, 102. — Quelques animaux, 87. — Quelques oiseaux de proie, 47. — Quelques quadrupèdes, 175. — Le Rat et le taureau, 239. — Le Rat qui s'est retiré du monde, 191. — Richmond, 47. — Riquet à la houppe, 340, 347, 352. — La Rivière de Somme, 819. — Rue de Strasbourg, 207. — Ruines du temple de Diane à Mérida, 39. — Le Sénégal, 337. — Sensibilité de Racine, 146. — Mme de Sévigné, 214. — Simplicité dans le costume, 335. — Le Singe trop bien dressé, 287. — Soirée d'été, retour d'un vieux laboureur à sachaumière, 239. — Souvenirs d'enfance, 254. — Spiridion, 254. — Le Square des Champs-Élysées, 55. — Le Sultan d'Achem, 63. — La Taupette, 207. — Les Tourbières, 303. — Trait de désintéressement, 95. — Trois oiseaux, 296. — La Vache maigre, 311. — Vengeance chrétienne, 287. — La voisine charitable, 407. — Les Vrais amis, 375. — Zaga, 119.

